



A LA RENCONTRE DE PAUL VAN DAMME

Introduction

Paul Van Damme fait partie de ces ingénieurs qui sous-tendent le travail de l'AADC comme, avant lui, Jean Nisot et Philippe D'Hoop. Ses compétences et son expérience professionnelle sont bien sûr essentielles mais c'est sa personnalité, sa volonté de transmettre, son empathie avec nos partenaires du Sud qui nous amènent à collaborer sur nos projets d'aménagement des sources au Sud-Kivu.

Membre d'Ingénieurs Sans Frontières (ISF), il avait effectué des missions pour SOS Layettes, Solidarité et Développement. Quand nous avons décidé de compléter le travail de cette association, nous l'avons logiquement contacté pour qu'il effectue une mission de suivi afin de vérifier la bonne réalisation du projet par nos partenaires. Toujours constructif, il est apprécié de nos collaborateurs locaux qui, grâce à ses conseils, peuvent encore améliorer leur travail. Il est chaleureusement accueilli par les villageois qui aiment sa sincérité, sa simplicité, son authenticité.

Le portrait qui suit vous permettra de le découvrir et de l'apprécier à votre tour.

Merci « Monsieur Paul » !

Chantal Vandermeiren

Curriculum-vitae

Ingénieur du génie rural de formation, j'ai travaillé au Burundi dès avril 1972. J'y suis resté pendant 4 ans en dépit des problèmes politiques qui s'y déclarèrent quasi dès notre arrivée avec mon épouse. Mes missions se déroulèrent à l'est, en pleine brousse, avec un peu d'électricité le matin et le soir, pas de téléphone (le GSM n'existait pas encore !). Les informations du monde me parvenaient occasionnellement grâce à la Libre Belgique qui m'était envoyée à Bujumbura et que je recevais quand un collègue passait dans la capitale. J'avais donc rarement des nouvelles fraîches !

Mon travail consistait à remettre en état des réseaux d'irrigation avec des ouvrages de prises d'eau, à construire des routes, des ponts. J'étais aussi chargé de gérer une cinquantaine d'hectares de riziculture. Il était donc important de veiller à ce que les paysans travaillent en même temps toutes les parcelles de 30 à 40 ares chacune puisqu'on irriguait par gravité toute la superficie en une fois.

Malheureusement, les violences liées aux problèmes ethniques se sont étendues à la zone où je travaillais, notre maison a été attaquée et nous avons dû la quitter. Je travaillais pour l'Institut des Sciences Agronomiques du Burundi (ISABU) et me trouvais à Bujumbura avec ma famille lors de cet assaut, heureusement. Cet incident avança notre retour en Belgique, ce qui était un peu difficile pour moi.

Plus tard, après une carrière à la Région wallonne, j'ai rejoint Ingénieurs Sans Frontières Belgique. C'était en 2004. J'y réalise des missions liées aux problèmes d'adduction d'eau, de drainage, d'irrigation. J'effectue aussi des études afin de sous-tendre les demandes de financement, le nerf de la guerre que l'on ne trouve pas

facilement. Les pays où je travaille dans ce cadre sont essentiellement le Burundi, la République Démocratique du Congo, Madagascar (gestion des déchets qui fonctionne bien : création de compost à partir des déchets ménagers). J'ai aussi roulé ma bosse en forêt amazonienne, partie Equateur.

Liens avec l'AADC

J'ai été étonné que l'AADC me sollicite pour effectuer des missions de suivi au Sud-Kivu puis j'ai compris que cette demande était liée à celles que j'avais effectuées pour SOS Layettes, Solidarité & Développement dans la même zone, pour le même type de sources aménagées. Je persiste à dire que ces assainissements de sources constituent des investissements particulièrement rentables et durables : 10 ans après, les usagers bénéficient toujours d'eau potable, comme au premier jour.

Par ailleurs, l'AADC, grâce à Pascal, l'ingénieur, intervient dans des villages où d'autres n'iraient pas ... je pense notamment au village où la fillette a été emportée par la rivière et où l'AADC s'est mobilisée pour réaliser une « source de Noël » en 2016 afin d'éviter que de tels drames ne se reproduisent.



Réflexions sur la coopération au développement

La Coopération au développement doit répondre à un problème humain local. Elle doit se faire avec des partenaires réunis en associations dont le but est de trouver des revenus pour réduire, libérer, les tâches quotidiennes des bénéficiaires. Par exemple, dans le cas de l'eau, il s'agit d'alléger la « corvée eau » des femmes et des enfants.

Le travail réalisé par les Etats se révèle assez décevant : des milliards d'euros sont remis aux partenaires, sans grand contrôle, souvent pour se donner bonne conscience mais rien ne semble vouloir être fait pour modifier les pratiques de corruption, pour lutter contre les exploitations abusives de mines, et par voie de conséquence, des êtres humains, particulièrement des enfants. Il n'y a pas de réelle volonté de favoriser un développement durable et équitable pour la population africaine alors que nous disposons des moyens pour ce faire.

Même si, normalement, le travail que l'on réalise en tant que petites associations devrait incomber aux Etats, je suis heureux de répondre à des demandes techniques, précises qui, in fine, améliorent vraiment la vie des bénéficiaires.

Une évolution positive que je constate par rapport aux années 1970 porte sur le renforcement des compétences, des formations afin de pérenniser au mieux nos actions. La formation académique dans les pays du Sud devrait être améliorée et disposer de davantage de fonds, de moyens divers, pour permettre aux autochtones de mieux répondre eux-mêmes aux problèmes rencontrés. Un meilleur contexte politique les inciterait aussi à s'impliquer davantage, à ne pas chercher à fuir vers l'Europe. On constate, en effet, que les ingénieurs locaux ont parfois du mal à reconnaître leurs erreurs et notre rôle est alors complexe : nous voulons travailler en partenariat, d'égal à égal, mais les mentalités s'entrechoquent à certains moments. Les souvenirs du colonialisme resurgissent chez certains et

compliquent le dialogue (même s'il subsiste quelques nostalgiques de cette période). Le contexte politique ne favorise pas non plus l'engagement des personnes ayant un bon savoir-faire. La plupart des élites quittent le territoire en quête d'un monde meilleur, que la réalité finale, hélas, dans nos pays, peut démentir.

On parle souvent des interventions de Médecins Sans Frontières et leurs actions sont bien entendu cruciales. Il me paraît tout aussi important, après avoir répondu aux situations d'urgence, de donner aux gens la possibilité de subvenir à leurs besoins de base comme la nourriture, de disposer des outils de travail dont ils ont besoin, afin d'améliorer leur sort de façon durable. C'est, notamment, ce à quoi nous nous employons au sein d'Ingénieurs Sans Frontières. Notre approche repose sur le partenariat avec les bénéficiaires. Ils apportent leurs connaissances, leur main-d'œuvre pour compléter notre travail. Il est indispensable qu'ils s'approprient les projets et y participent pleinement. A titre d'exemple, lorsque l'on équipe un hôpital d'un système d'adduction d'eau, nous demandons au personnel de travailler sur l'hygiène – indispensable pour favoriser la meilleure santé des patients – et insistons pour que le système d'adduction soit protégé. Sinon, des robinets « apparaissent » tout au long de l'adduction et l'hôpital, en bout de course, ne reçoit plus d'eau. Malheureusement, cela ne fonctionne pas toujours comme on le voudrait, en dépit de toute l'énergie que l'on déploie ... Ce sont, parfois, les chefferies elles-mêmes qui « pillent » l'eau.

Dans la politique actuelle de coopération au développement, on constate une tendance à développer la coopération libérale qui brasse des sommes très importantes mais semble accompagnée de contrôles beaucoup plus légers que ceux imposés aux petites structures comme ISF. J'ai du mal à comprendre ce manque de vigilance ...

J'ai vu, par exemple, un petit pont financé par la CTB dont des éléments se sont effondrés moins de 6 mois après sa construction ... Quel suivi ? Quel contrôle ? Qui va sur place pour vérifier le bien-fondé et la bonne exécution du projet ?

Pour moi, c'est essentiel afin de garantir un travail de qualité. Par ailleurs, on constate une réelle bonne volonté de la plupart des intervenants locaux et notre présence est généralement vécue comme une reconnaissance réelle tant de leurs problèmes que de

leur travail pour y remédier. Bien entendu, aller sur le terrain requiert de la disponibilité et, dans certaines zones, une certaine dose d'inconscience ... En ce qui me concerne, ma santé me permet de réaliser ces missions avec grand bonheur et mon épouse l'a bien compris !

Du côté des bailleurs, les exigences sont croissantes en matière de professionnalisme, de démarches administratives, ce qui ralentit notre travail, le perturbe même : à titre d'exemple, nous attendons, depuis des mois, un accord de transfert de lignes budgétaires. Cela retarde fortement notre action.

Dans un autre projet, pourtant particulièrement réussi sur le terrain, le bailleur conteste des dépenses parce qu'il manque une 3^e offre, que la pièce justificative n'est pas tout à fait aux normes, que les procédures n'ont pas été entièrement respectées ... Les contrôleurs semblent ne pas avoir conscience de la réalité de terrain ! Ils nous demandent d'appliquer des règles européennes dans des pays du Sud. Sans doute serait-il difficile de trouver d'autres formes de contrôle – indispensable par ailleurs – mais cela crée des freins et des frustrations.

Il me semble que, dans le passé, un bailleur comme l'Administration Générale de Coopération au Développement (AGCD) était plus conscient de la réalité car ses responsables collaboraient davantage sur le terrain.

Devise

Pas de phrase mais je pense qu'il est important de donner l'exemple. Il faut une harmonie entre ce que l'on dit et ce que l'on fait.



Mes valeurs :

Solidarité avec les populations défavorisées

Partage de connaissances afin de résoudre des problèmes locaux

Ecoute des besoins des autres



A *anecdotes*

- *Je me suis retrouvé un jour, au Burundi, avec les roues avant de ma 4L dans le vide : Il y avait de grandes herbes et nous n'avions pas pu voir le fossé en contrebas. Pendant que le chauffeur était parti chercher du secours, mon compagnon de route et moi étions assis sur le pare-chocs arrière pour maintenir le véhicule en équilibre et deux petits singes nous regardaient. J'ai alors pensé que nous étions dans un « anti-zoo » : ce sont les singes qui nous examinaient ! Très vite, leurs parents cynocéphales sont arrivés près de nous, assez menaçants. Nous étions prêts à sauter dans la voiture, quitte à basculer dans le fossé ou autre trou que nous ne pouvions identifier. Nous avons pu « négocier » pour quelques longues minutes un statu quo auquel l'arrivée des secours a mis fin à notre grand soulagement.*
- *J'ai effectué un autre trajet au Congo qui fut assez périlleux. Nous transportions 100 litres de gasoil, 250 l d'acide pour les batteries de l'hôpital, 60l d'essence en bidon sur les sièges, du treillis, ... nous avons crevé en route mais la roue de secours n'était pas en état. Le chauffeur a donc retiré la roue puis est parti plus loin pour la réparer. Il oublia de faire réparer la roue de secours quand ce fut possible et, un peu plus tard, nouvelle crevaison ! Nous étions alors loin de tout et il était déjà 5h30 de l'après-midi, un samedi de surcroît. Pendant que le chauffeur était à la recherche d'un dépannage, je suis resté sur place avec l'accompagnateur véhicule à l'arrêt en plein milieu de la chaussée après le coucher du soleil ! Nous prévenions les véhicules qui s'approchaient avec nos lampes torches afin de préserver les batteries du camion dont nous avons éteint les feux de détresse. J'ai réussi à joindre les personnes qui m'attendaient pour leur demander de venir nous chercher. Finalement, à plus de 20 h, nos « secours » sont arrivés ! Nous avons eu beaucoup de chance selon mes collaborateurs car des truands auraient pu passer et nous dépouiller de tout car un blanc en panne sur la route, c'est une cible parfaite ! Un accident aurait pu aussi se produire avec un autre véhicule et provoquer un « beau feu d'artifice » compte tenu de notre chargement !*

✎ **Ce qui m'énerve :** Ce sont les faux-semblants : je déteste les gens qui disent « il faudrait faire ceci ou cela » mais qui ne passent jamais à l'action. Je comprends que l'on ne puisse réaliser certaines choses parce qu'on a tous nos limites mais il ne faut pas s'y engager. Quand on promet, on respecte sa parole.

♥ **Ce qui m'enchante :** Je suis heureux de voir que nos 4 enfants viennent volontiers nous rendre visite, aiment nous retrouver et qu'ils n'hésitent pas à nous solliciter. Bref, on reste actifs ! De même, je suis favorablement étonné par l'affection que me portent des amis que je côtoie depuis longtemps. Ma bonne santé est un aussi un cadeau de la vie !

👉 **Si j'étais un animal :** Le singe. C'est la première idée qui me vient à l'esprit. Il est plein de fantaisie et libre (voir anecdotes)

☼ **Si j'étais une plante :** Chez mes grands-parents, à Termonde, il y avait dans le jardin un magnifique séquoia. C'est un arbre majestueux dont l'écorce est un isolant thermique, l'empêchant de souffrir de la chaleur et qui vit très longtemps !

📖 **Livre :** « Noir Canada » d'Alain Deneault. Il s'agit d'un ouvrage sur les mines au Congo écrit par un journaliste canadien. Il décrit la façon dont les entreprises minières procèdent dans les pays en voie de développement. Par ailleurs, il est montré que ces entreprises délocalisent souvent leur siège social au Canada, même les Américains, car le code minier canadien est beaucoup plus laxiste, il implique peu les sociétés au niveau de la responsabilité sociétale. Cela leur permet donc de ne pas être jugés pour des mauvais traitements ou autres accidents.